

comme une feuille de rose rouge. "La voilà, monsieur, répondit la Martine en donnant à Pierre un carré de papier blanc."

Les yeux de l'ingénieur brillèrent :

La lettre avait son enveloppe.

Les prunelles légèrement troublées, M. de Sauves chercha le timbre et parvint à distinguer ces mots : United States, Philadelphie, 20 septembre 1869.

Il faillit jeter un cri de joie suprême, d'indicible triomphe ; le 20 septembre !...

C'est-à-dire six jours après l'incendie, six jours après la date de l'extrait mortuaire !...

Ses prévisions ne l'avaient pas trompé !...

Il y avait donc une justice en haut, puisqu'Eugène Gages était vivant, et que la preuve lui en était fournie, cette preuve qui allait rallumer son courage par l'espérance du but à atteindre !

Mais il arriva à se contenir.

Il ne devait, il ne voulait pas éveiller les soupçons de Martine Fresnay.

—Vous pouvez la lire, monsieur, dit en même temps celle-ci, croyant que la discrétion seule faisait rester Pierre immobile, ainsi qu'il l'était, regardant la lettre close sans l'ouvrir.

L'ingénieur obéit.

Il parcourut les lignes suivantes :

"Chère madame Lureau,

"Je désespérais de pouvoir vous envoyer un sou, tant la vie est dure et difficile ici, quand une aubaine inespérée m'est arrivée.

"Mon patron m'a donné 100 dollars de gratification, je les ai changés en un billet de banque français de 500 francs et je vous les envoie aussitôt pour la pauvre petite orpheline dont votre cœur généreux s'est chargé. Je vous remercie encore de ce que vous voulez bien faire pour elle, surtout si vous arrivez à la rendre honnête comme vous.

"Moi je vis seul, fort malheureux, regrettant plus que jamais ma pauvre femme, regrettant surtout d'avoir quitté les lieux où nous avons vécu ensemble. Son souvenir eût été plus vivant la-bas, et m'eût donné plus de courage. J'ai cédé à un mouvement qu'il est sans doute trop tard pour racheter aujourd'hui. Ah ! si je pouvais m'en retourner auprès de vous, comme je le ferais vite, et que je vous reverrais donc avec plaisir !... Travailler pour travailler, il vaut encore mieux le faire avec les gens qui parlent la même langue que vous.

"Rappelez quelquefois à ma fille le souvenir de son malheureux père, si triste tout seul au monde, et gardez pour vous et ce bon Lureau l'assurance de ma gratitude la plus profonde et de mon amitié la plus vive.

'EUGÈNE GAGES."

Martine Fresnay avait raison, la lettre ne portait pas d'adresse ; elle n'avait pas de date non plus.

Heureusement que le timbre du départ y avait suppléé.

C'étaient les lignes d'un homme découragé, malheureux, probablement dévoré de remords et de regrets.

Une intuition dit à Pierre que cette lettre et les cinq cents francs qu'elle contenait étaient en même temps un adieu.

Après cela, Eugène Gages n'écrirait plus, ne donnerait plus signe de vie.

Reviendrait-il sous un autre nom ?

C'était incertain et cela dépendait absolument du degré d'amour paternel que contenait le cœur du misérable.

Aussi n'y avait-il nulle prévision à établir là-dessus.

—Quel dommage que l'adresse n'y soit pas, dit tout haut M. de Sauves en gardant toujours la lettre dans sa main. Cet homme est malheureux, il a le mal du pays, et moi je l'eusse repris avec tant de plaisir.

—C'est bien triste pour lui, en effet, monsieur, répondit la paysanne, d'autant plus que Mme Lureau dit que c'est un bien brave homme. Mais peut-être qu'il écrira encore, et que cette fois-ci, il dira où on peut lui répondre.

—Si cette chose se produit, voulez-vous m'en avertir aussitôt ?

—Bien volontiers, monsieur.

—En attendant, je désire contribuer à l'éducation de cette enfant, voici pour vous aider un peu.

Et plus tard, quand elle sera au couvent, je prierai Mme de Romilly de veiller sur elle.

Pierre avait déposé quelques louis sur la table. Il continua, pendant que la Martine se fondait en remerciements :

—Je garde cette lettre, plus tard, je la donnerai à la petite fille, si Eugène Gages n'est pas revenu.

Martine ne songea pas à s'étonner de ce désir, elle n'avait nul besoin de la lettre, et d'ailleurs, eût-elle voulu la conserver qu'elle n'eût probablement pas osé la redemander à M. de Sauves.

L'ingénieur se leva et partit.

En revenant chez Mme de Romilly, il lui raconta une partie de la vérité :

Il avait jadis essayé de faire du bien à un de ses ouvriers. La femme de celui-ci était une créature parfaite qui était morte en mettant au monde une petite fille le même jour qu'Adèle elle-même avait eu la sienne.

Cette coïncidence faisait que le frère et la sœur s'intéressaient à la petite orpheline, et c'était elle que Pierre était allée voir chez la Martine Fresnay, où le père, en partant pour l'Amérique, l'avait mise en nourrice.

—Il ne pouvait mieux choisir, déclara Mme de Romilly, Martine est une brave et honnête femme. Jusqu'au retour de son gremlin de mari, l'enfant sera élevée par elle comme une petite princesse.

Après, ce sera une autre histoire.

—A ce moment-là, paraît-il, la fillette sera mise dans un couvent des environs. D'ailleurs, chère tante, continua Pierre avec une certaine hésitation, dois-je vous avouer une chose ?

—Dites toujours.

—J'ai compté sur vous pour veiller sur cette petite, car ma sœur et moi nous ne pourrions guère le faire par nous-mêmes.

Tout ce qui était bonté et charité séduisait trop Mme de Romilly pour que celle-ci n'acceptât pas sur-le-champ cette tâche.

Elle tendit sa main vers l'ingénieur.

—C'est entendu, dit-elle. Et je m'associe avec joie à votre bonne œuvre. Mais à une condition toutefois, ajouta-t-elle avec un doux sourire, tandis que ses yeux brillaient.

—Quelle condition ?

—J'adore Robert qui ressemble à ma chère sœur. Vous me le donnerez souvent.

—Oh ! tant que vous voudrez. Ici, son petit corps se fortifiera dans l'air pur des champs. Mais son cœur se formera bien davantage encore au contact de gens honnêtes et bons comme vous !

Le cours de la vie ordinaire reprit sa régularité à l'usine de la rue de Belleville.

Pierre de Sauves s'était bien gardé de raconter à sa sœur d'abord que la fille d'Eugène Gages était en Normandie ; ensuite qu'il avait acquis chez Martine Fresnay la preuve que le misérable n'était point mort à Philadelphie le 14 septembre, puisque le 20 il avait envoyé la lettre reçue par Mme Lureau.

Il jugea qu'Eugène se cachant à l'heure actuelle, et ayant certainement changé de nom et de personnalité, toutes les recherches vis-à-vis de lui ne pouvaient, ne devaient pas aboutir.

Or Adèle, avec son caractère entier et passionné, ne comprenait ni les atermoiements, ni la prudence, si la certitude, mais une certitude absolue, remplaçait chez elle le seul pressentiment qu'elle avait de l'existence d'Eugène Gages.

Elle voudrait repartir, aller en Amérique, peut-être même s'installer à Philadelphie.

Or, tout cela n'aboutirait à rien.

La faculté de gagner de l'argent pour arriver au but, plus tard, s'il y avait moyen d'avoir des indices dans quelques années, était en surveillant l'industrie, en la développant, et non pas en négligeant ou abandonnant le commerce, pour aller courir après une chimère.

Il ne prononça donc point un traître mot de sa nouvelle découverte, et se remit au travail avec une ardeur, un acharnement, une persévérance qui dépassaient encore ce qu'il avait fait jusque-là.

Martine Fresnay, malgré sa promesse, ne lui écrivit point qu'elle eût reçu des nouvelles de Gages, et Mme Lureau, qu'il revit de loin en loin, lui affirma chaque fois que le misérable n'avait plus donné signe de vie.

—Je ne m'étais pas trompé, pensa alors M. de

Sauves, les cinq cents francs étaient un adieu. Si l'assassin de Georges revient jamais en France, ce sera avec un nom et un visage nouveaux.

L'année terrible de 1870 arriva.

Pierre s'engagea l'un des premiers dans un régiment du génie où il ne tarda pas à être nommé capitaine.

Puis, après la guerre, d'où il eut la chance de revenir sans être blessé, quoiqu'il eût fait vaillamment son devoir ; après la Commune, cette autre guerre mille fois plus cruelle que la première, les usines se rouvrirent, les travaux peu à peu reprurent, les affaires recommencèrent.

Par une chance providentielle, la maison de la rue de Belleville n'avait point souffert.

Tandis qu'autour d'elle, il y avait pas mal de désastres et de ruines, elle était restée debout, muette, froide, mais sans une avarie.

Adèle, il est vrai, ne l'avait quittée que le plus tard possible, et n'avait émigré dans l'intérieur de Paris que lorsque la situation chez elle, était devenue tout à fait dangereuse.

Peu à peu les grandes maisons du faubourg Saint-Antoine reprurent leurs travaux d'ébénisterie, et les commandes de nouveau abondèrent chez M. de Sauves.

La crise avait été dure à passer, mais avec de l'ordre, beaucoup d'économie, une surveillance stricte du personnel, on s'en tira tout de même, et plus que jamais le frère et la sœur furent autorisés à espérer que l'aisance d'abord, la fortune ensuite, couronneraient leurs efforts persévérants.

Ils faisaient du reste ce qu'il fallait pour cela, et Adèle était devenue le véritable associé de Pierre, chargée de la correspondance, des clients à recevoir, des fournisseurs, de la comptabilité et de la caisse.

Pendant ce temps, Georgette grandissait, élevée par Suzanne et c'était bien la plus belle petite fille que l'on pût voir, brune avec d'admirables yeux de velours, frangés de noir, des yeux insondables, très caressants quelquefois, le plus souvent autoritaires et durs.

Mais ce n'était pas étonnant qu'elle fut un peu despote, la mignonne, chacun depuis Robert jusqu'à Suzanne la gâtait tellement !

VI.—L'ORPHELINE

Bien des années se sont écoulées.

Dans une grande pièce, très large, très haute, très longue, à des tables étroites, des fillettes sont assises, avec des ouvrages de lingerie dans les doigts.

Un grand silence règne ; on n'entend que le tic-tac régulier des machines à coudre placées toutes sur le même côté, sous les immenses verrières ouvertes et par lesquelles la brise tiède arrive parfumée des senteurs douces de printemps et des parfums plus âpres de la mer dont on entend au loin le ressac monotone.

A un pupitre placé sur une estrade, une religieuse est installée. Elle est très vieille, courbée, mais dans son visage ridé, ses yeux clairs sont toujours brillants, et vont avec une très grande activité d'un bout à l'autre de la classe, cherchant, regardant, surveillant tout ce petit monde blond, rose, frais, adorablement gentil, dont elle est la mère.

Presque à ses pieds, une jeune religieuse travaille.

Elle est extrêmement pâle, et elle a sur ses pommettes, très blanches, cette tache rose, d'un si douloureux présage, hélas ! Du reste, comme pour confirmer cet augure de deuil, une petite toux sèche et dure, très profonde, déchire de temps en temps sa poitrine, dont la large guimpe blanche elle-même ne parvient pas à dissimuler la maigreur.

Chaque fois que la sœur tousse ainsi, la mère Saint-Raphaël, — car c'est toujours elle la directrice de l'orphelinat, — se penche affectueusement de son grand pupitre et demande :

—Madeleine, ma chère fille, souffrez-vous ?

Et Mlle de Boves, devenue sœur Madeleine des Anges, répond en levant sur la vieille religieuse, ses yeux caves, brûlant de fièvre :

—Non mère, pas plus que d'habitude ; je vous remercie. J'étouffe seulement un peu.